

INFERNO
TOME 1
DAMNATION

Chapitre 1 :

« Il n'y a parfois aucune différence entre le salut et la damnation. »

Stephen King

New-York, trois ans plus tôt, 01h00:

- Alors, tu crois que c'est quoi cette fois ? Demanda Rafferty.
- Je ne sais pas, probablement une infirmière qui allait monter en grade, répondis-je en garant la voiture.
- Moi, je parie sur une cheffe d'entreprise.
- On verra bien, dis-je en coupant le contact.

Nous descendîmes de voiture, il faisait légèrement froid ce soir-là, la pluie venait de cesser et il y avait pas mal d'humidité dans l'air.

- Jolie maison, ça sent la cheffe d'entreprise, me lança Rafferty avec un clin d'œil.

En réponse, je lui fis un sourire en coin. À notre arrivées, un officier de police dans la bonne cinquantaine nous attendait. Presque le même âge que Scott.

- Bonsoir, agent Trenton, F.B.I et voici le Docteur Scott Rafferty.
- Oui ! Le Docteur Rafferty ! S'exclama l'officier. Le légendaire Profiler ! J'ai lu tous vos livres, c'est un honneur de vous rencontrer, malgré les circonstances.
- Eh bien ! Tu as vu ça « le prodige » ? J'ai des fans de partout ! Me dit-il, comme pour me charrier.
- Quel dommage que je n'ai pas un de vos exemplaires avec moi, je vous aurai demander un autographe...
- Ah, ce sera pour la prochaine fois...

- Excusez-moi, officier ? Peut-on aller voir la victime ? Demandais-je sur ton qui ne laisser guère de place à la discussion.

L'officier jeta un coup d'œil à Rafferty.

- Vous avez entendu le patron, dit-il en haussant les épaules.
- Oui, bien-sûr. Elle se trouve dans sa chambre au premier. Répondit l'officier.

Lorsque nous entrâmes, il y avait déjà du monde dans la maison. Des flics, des experts de la police scientifique qui relevaient des empreintes et autres fibre et traces d'ADN. C'était une grande maison, parquet en bois brut, tapisserie avec des motifs floraux au mur. Un hall d'entrer spacieux y accueillait une commode sur laquelle étaient posés des photos de toute la famille, le père, la mère et les deux enfants.

« Il devait y faire bon vivre avant ce soir, » pensais-je en enfilant mes gants.

- Dis-donc, il n'a pas l'air facile votre collègue, murmura l'officier en grimant les marches derrière moi.
- « Le prodige » ? Non, en effet mais, c'est le meilleur dans son domaine, répondit Rafferty. Il arrête les tueurs en série comme un alcoolique descends des bières !
- Officier ? Appalais-je, alors que je m'arrêtais sur le pas de la porte d'entrer de la chambre.
- Oui ?
- Parlez-moi de la victime, dis-je.
- Il s'agit de Tara Mc Grady, quarante ans. Lut-il sur son petit calpin. Infirmière à l'hôpital Bellevue.
- Et un point pour le prodige, lança Rafferty.
- Pardon ? Demanda l'officier.
- Ce n'est rien, continuez, l'encourageais-je.

- Quoi d’autre, ah ! Oui, elle était mariée avec Peter Mc Grady, quarante-deux ans, chef de chantier. Ils ont deux enfant, Sarah et Léon dix ans et huit ans...
- Parfait, le coupais-je. Merci, vous pouvez y aller, dis-je en lui indiquant les escaliers pour qu’il nous laisse.
- Bien, messieurs. Dit-il en grimaçant, avant de redescendre.
- Dis, tu aurais pu être plus sympas quand même, dit Rafferty, alors que nous entrions dans la chambre.
- Je lui offrirais une boîte de patch à la nicotine la prochaine fois, dis-je en me concentrant.
- Une bonne bouteille, c’est mieux ! Radin...

Mais, je n’écoutais plus. Je me plaçais au centre de la pièce et j’observais. C’était une grande chambre, tapisserie rose pâle, moquette beige au sol. Une armoire à linge en bois massif deux petites tables de chevet de chaque côté du lit. « Le lit », pensais-je. Grand à baldaquin, en bois massif aussi et au milieu, la victime.

Une grande blonde, elle ne faisait pas ses quarante ans. Plutôt élancée, elle était belle.

Elle était en peignoir.

Des traces de strangulation avec ce qui ressemblerait à une cordelette.

- Qu’est-ce que tu vois ? Me demanda Rafferty.
- C’est plutôt ce que je ne vois pas, répondis-je en me dirigeant vers la salle de bain attenante à la chambre.
- Développe ?

J’observais le bac de douche. « Encore humide... » pensais-je en m’apprêtant à revenir dans la chambre. « Cuvette des toilettes relevé », notais-je au passage.

- On sait où se trouve le mari ? Demandais-je.
- Attends une seconde, je reviens, dit Rafferty en quittant la chambre.

Une fois seul dans la pièce, je m'approchais du lit. Il était grossièrement refait. Puis, j'observais mieux la victime, pas de traces de défense. En revanche, des contusions autour de la plaie sur son cou m'indiquaient que les cervicales étaient brisées, certainement au moment de la strangulation. Mais ça, c'est le légiste qui le confirmera. Les ongles des mains étaient vernis ainsi que ceux des pieds, c'était récent. Il lui restait du maquillage sur le visage.

- Alors, dit Rafferty en entrant dans la chambre. Sam ? Tu es avec moi ?
- Oui, vas-y.
- Le mari est à Boston, pour son travail. On essaie de le contacter pour lui annoncer la nouvelle, sans résultats pour le moment.
- Les enfants ?
- Ils dorment chez des amis à eux, répondit Scott. La nounou les récupérer demain mais, nos amis de la police ont annoncé la nouvelle aux parents des copains.
- Bien. Quand est parti le mari ? Demandais-je.
- Ce matin, pourquoi ?
- Des traces d'effraction ?
- D'après les premières constatations, pas de traces d'effraction que ce soit sur la porte d'entrer ou la porte arrière. Dis, tu vas répondre à mes questions pas des questions toutes la soirée « prodige » ou alors tu vas enfin me dire ce qui te travaille ?
- Je crois que c'est lui, répondis-je. Je crois que c'est le « Faiseur de veuf ».

Le « Faiseur de veuf » comme l'appelait la presse. Au bureau, on avait horreur de donné des noms ou des surnoms aux tueurs en série. Dans le meilleur des cas, cela contribuait à créer une sorte de psychose collective dans la population et dans le pire des cas, ça encourageait le tueur à

continuait. Et dans les scénarios catastrophes, le surnom ne leur plaisait pas et ça finissait en carnage.

- Qu'est-ce qui te fais dire ça ? Me demanda Rafferty en rangeant son calepin.

Scott Rafferty, soixante ans, un mètre quatre-vingt pour quatre-vingt kilos. Encore très athlétique, rien ne trahissait son âge sauf ses cheveux grisonnant, quelques rides et sa fameuses barbichette blanche. Il avait le charme typique des italiens pure souche. Ancien agent du F.B.I. et l'un des tout premiers Profiler, un maître dans son domaine et fondateur de la section de criminologie/victimologie du bureau. Après vingt ans de service, il a rendu son tablier pour aller enseigner à Quantico. C'est là que nous nous sommes rencontrés et qu'il est devenu mon professeur et mon ami.

- Elle avait une aventure, répondis-je.
- Développe, dit Scott.
- Le bac à douche est humide, pourtant ses cheveux son sec.
- Et ?
- La cuvette des WC est relevée, donc il y avait un homme ici. Ce n'était pas son mari puisqu'il est en voyage. Dis-je en pleine concentration.
- Continue.
- Elle aurait pu prendre une douche en protégeant ses cheveux mais, elle a encore du maquillage sur le visage et puis, qui fait ça ? Non, il y avait un homme ici.
- Ensuite ?
- Les enfants sont chez des amis, le mari est absent. C'est le soir idéal. Regarde, ses mains et ses pieds.
- Oui, je vois qu'ils sont vernis. D'accord prodige, c'est quoi ta théorie ? Tu crois que le « Faiseur de veuf » c'est l'amant ?

- Non, je crois que l'amant est venu ici. Ils ont fait ce qu'ils avaient à faire, puis il est reparti. Ce n'est qu'après qu'il est intervenu.
- Tu oublies qu'il n'y a pas de traces d'effraction, dit Rafferty. Et on ne sait pas encore s'il y a eu rapport sexuelle consenti ou non...
- Je te parie que le légiste te confirmera qu'il y a eu rapport sexuelle.
- Et tu sais ça parce que ?
- Le lit, il a été grossièrement refait.
- Elle est peut-être négligente ? Suggéra Scott.

Scott jouait son rôle à la perfection. Il était mon « file d'Ariane ». Son job était de contredire toutes mes théories et conclusions afin que je ne m'enfoncé pas trop loin dans l'esprit de ceux que je traquais. J'étais le plus jeune Profiler dans toute l'histoire du bureau et aussi le meilleur. À vingt-neuf ans, j'avais déjà coincé une dizaine de tueurs en série, ce qui m'a valu le sobriquet de « Prodige ». J'avais la capacité d'entrer dans leur tête jusqu'à un niveau jamais atteint par qui que ce soit. Je devenais eux. Mais, le plus difficile pour moi n'était pas de me transformer en tueur, non c'était surtout la redescente, le plus difficile. La redescente, redevenir moi. Alors pour cette affaire, pour ce tueur, j'avais demandé à Scott de venir m'assister afin que je ne perde pas le contrôle.

- Non mon ami, répondis-je. La maison est nickel, parfaitement entretenue. Mais, pas le lit.
- Peut-être qu'elle avait l'intention de le faire correctement le lendemain ?
- Et prendre le risque que son mari n'apprenne la vérité ? Non, ça ne tient pas. Contrais-je.
- Alors ?
- Alors, c'est lui qui a refait le lit, dis-je.
- Lui ? Le tueur ? Et comment aurait-il fait pour entrer dans la maison ? Demanda Rafferty.

- Il n'est pas entré, il était déjà là. Répondis-je en me penchant pour regarder sous le lit.
- C'est là que je la vis. Je la saisis et la montra à Scott.
- Ben ça alors, bien joué prodige ! S'exclama-t-il.
 - Oui et c'est toujours la même carte.
 - Humm... L'enfer de Dante, les sept péchés capitaux, confirma-t-il.
 - En effet, la luxure. Il assiste à leur petite séance dans la chambre en restant sous le lit.
 - Un maboule pur jus...
 - Il faut qu'il ressente, qu'il entende tout, dis-je.
 - Mais ça ne règle pas la question du comment ? Comment a-t-il fait pour entrer dans la maison ?
 - Il a dû étudier cette famille, leurs habitudes, leurs déplacements, leurs plannings à chacun. Dis-je. Il faut qu'on fasse pareil.
 - En tout cas c'est le même procéder que pour les deux autres victimes, sauf qu'il n'était jamais entré chez elle.
 - Non, il préférerait les tués sur leur lieu de travail. L'enseignante à l'école et la cheffe dans son restaurant.
 - Et pas dans la même ville, l'enseignante à Toronto et la cuisinière à la Nouvelle-Orléans. Dit Scott. Qu'est-ce que tu en déduis ?
 - Il monte en puissance, répondis-je. Faut qu'on le chope.
 - Mouais, mais pas ce soir. Dis, t'as pas une femme avec mon futur filleul qui t'attendent ?
 - Si, répondis-je.

- Tu sais quoi, je te ramène et je m'occupe de faire transférer toutes les pièces à conviction au bureau.
- Tu es sûr ?
- On a bossé toute la journée, faut qu'on se repose et si tu ne rentres pas maintenant, je vais devoir enquêter sur ton meurtre, ria-t-il.
- D'accord, dis-je avec un léger sourire.

Nous redescendîmes les marches et retournâmes à la voiture.

- Dis, j'ai quand même une question. Dit Scott. Pourquoi une boîte de patch à la nicotine ?
 - Quoi ?
 - Pour l'officier qui fait le planton, pourquoi un cadeau comme ça ?
 - Ah, oui. Souriais-je. Pour lui sauver la vie. Il doit fumer entre deux et trois paquets de clope par jours. Tu n'as pas vu ses doigts ?
- Rafferty coupa le contact et sortit de la voiture.

- Excusez-moi, officier ?
- Oui Docteur ?
- Vous fumez ?
- Heu oui mais, j'essaie d'arrêter. Ce n'est pas facile.
- J'imagine...
- Comment le savez-vous ?
- Une intuition, répondit-il. Dites, l'infirmière elle n'aurait pas eu une promotion ? Demanda Scott.
- Si, je m'excuse, j'ai oublié de vous le dire, répondit l'officier un peu gêné.

- Ne vous en faites pas pour ça et vous devriez essayer les patchs, dit-il en revenant vers la voiture.
- Heu d'accord, merci docteur.
- Alors ?
- T'es un sacré prodige, dit-il en démarrant la voiture.

Chapitre 2 :

J'habitais à Staten Island et Scott avait décidé de me déposer à la maison avant de rentrer. Nous avions à peu près une heure de route et le silence régnait entre nous dans l'habitacle.

- Tu penses à quoi, prodige ? Lança-t-il soudain.
- À rien, répondis-je.
- Bien sûr, c'est pour ça l'incendie alors ?
- L'incendie ?
- Oui, dans ton crâne, me sourit-il en coin. Allez, accouche, dit-il.
- D'accord, commençais-je. Sur les deux premières scènes de crime, pas d'emprunte, ni cheveux, ni fibres d'aucunes sortes et pas d'ADN, on est d'accord ?
- Jusque-là, je te suis.
- Qui fait ça ?
- Ben lui, sourit-il.
- Non, personne, contrais-je.
- Désolé de te l'annoncer prodige mais, on a deux et maintenant trois macchabés qui ne seraient pas d'accord avec toi, dit Scott.
- Ne les appels pas comme ça, dis-je offusqué.
- Comment ?
- Macchabé... Essaie de faire preuve d'un peu plus de respect, s'il te plaît.
- D'accord, si tu veux. Mais on a quand même trois « victimes » qui ne sont pas d'accord avec toi et ...

- Je sais, le coupais-je. Justement, je pense qu’il n’en est pas à son coup d’essai.

Soudain je remarquais qu’imperceptiblement, Scott crispa ses mains sur le volant.

- Mais oui ! C’est ça, grille-moi la priorité ! Râla-t-il. Chauffeur du dimanche !

Je ne pus retenir un sourire.

- Si tu veux, je peux descendre là, suggérais-je.
- Ah ! Ah ! Mort de rire, dit-il. Continue ta théorie plutôt.
- Ok, je pense que je vais demandais au bureau de lancer une recherche sur les crimes similaires dans tout le pays...
- Et sur combien de temps ? Me demanda-t-il.
- Je pense sur cinq ans puis sur dix, répondis-je.
- Pfff ! Ça va leur en faire de la recherche.
- En effet, mais ça vaut le coup. Il a bien dû débiter à un moment donné et quand on commence, on commence...
- On commence par se tromper, je sais me coupa-t-il. C’est moi qui t’ai appris ça, sourit-il.
- C’est vrai, admis-je.
- D’accord, quoi d’autre ?
- Je vais faire des recherches sur Dante, répondis-je.
- Dante ?
- Oui, la carte qu’il laisse sur chaque scène de crime, répondis-je.
- Une idée ?

- Peut-être, il y a quelque chose qui me chiffonne dans toute cette histoire. On ne devrait pas négliger l'aspect religieux dans tout ça.
 - Pour ça, je suis ton homme, prodige.
 - Oui je sais bien et je compte sur toi, dis-je.
 - Mais tu ne compteras sur moi qu'à partir de demain, sourit-il. Là, j'ai une petite à voir et il n'est pas question que j'arrive en mode « curé » à mon rencard.
 - À ton âge, tu n'as pas honte ? Le taquinai-je.
 - Ben tu verras quand tu auras mon âge justement, sourit-il. Eh !
Qu'est-ce que tu veux ? On n'est pas tous fait pour se caser, dit-il.
Et voilà, on arrive. Dit Rafferty en s'arrêtant devant la maison.
 - Merci, dis-je. Au fait, tu as pensé à faire transférer toutes les pièces au bureau ?
 - Oui, ne t'en fais pas, me rassura-t-il. Hé, on va l'attraper, me sourit-il affectueusement. Et sérieusement, je suis très fier de toi et du chemin que tu as parcourue Sam.
 - Merci Scott. Dis-je un peu gêné.
- Je n'étais guère habitué à ce genre de séquence d'émotion entre nous.
- Et j'ai hâte que mon filleul arrive ! S'exclama-t-il.
 - Oui ça ne devrait plus tarder, dis-je en souriant.
 - N'empêche, quand on l'aura chopé, tu pourras le remercier, dit Rafferty.
 - Et pourquoi ?
 - En choisissant sa victime dans la ville où tu habites, il a fait en sorte que tu sois là pour l'arrivée de ton fils, me dit-il avec un clin d'œil.
 - ... Mouais.

- Va dormir, je repasse te prendre dans quelques heures. On dit vers sept heures ?
- Ça marche, dis-je en claquant la porte avant de me retourner vers la maison.

Nous avons choisi cette maison avec Cara pour l'occasion, l'arrivée de notre fils, Alex. Une maison typique, sur deux étages avec un petit jardin et voisinage calme. Il y avait même une école et une crèche pas loin à pied. Nous nous étions mariés un an plus tôt, la suite est arrivée très vite, pour notre plus grand bonheur.

Cara était chirurgien cardio-vasculaire, nous nous sommes rencontrées dans son hôpital à l'occasion d'une blessure qui m'a été faite par un tueur que j'ai arrêté. Cara Dennison était une belle et grande blonde, le profil type que l'on rencontre dans le mannequinat. Sauf qu'elle avait choisi la chirurgie comme son père. L'idée qu'elle épouse un flic ne les avaient guère enchantés mais, avec le temps, disons que la pilule était passée. Tout était calme et silencieux quand j'entrais. Cara devait dormir comme une souche. Quoi de plus normal, je ne lui ai pas dit que je rentrais. Ça lui fera une bonne surprise. J'allais à la cuisine, ouvrit le frigo et me sortit une brique de lait. Je m'en servi un grand verre en regardant autour de moi. La maison était plutôt bien ranger, ma femme n'était pas ce que l'on peut appeler une « maitresse de maison » mais, cela ne me dérangeait pas après tout, j'ai toujours pensé qu'un peu de désordre ajoutais du charme. Il fallait refaire les peintures du salon et de la cuisine mais, la maison était parfaite pour nous.

Je regardais la pendule en entrant dans le salon, deux heures et demi. Pourtant, je n'étais pas fatigué. Cette affaire me prenait la tête. Quelque chose me travaillait mais, je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus. Malgré tout, je décidais d'aller me coucher après avoir déposé mon arme de service dans son coffre. Les armes à feu mon toujours mis mal à l'aise, alors que j'étais un excellent tireur. Pour moi, la meilleure arme était encore notre capacité de réflexion, notre esprit. Un esprit que je m'évertuais à garder affûté comme une lame de rasoir. Après un rapide passage dans la salle de bain, j'allais me coucher près de ma belle.

- Humm... C'est toi ? Marmonna Cara dans son sommeil.

- Non c'est le facteur, vous avez du courrier, dis-je en l'embrassant dans le cou. Alors que je me levé prêt d'elle.
- Vous piquez monsieur le facteur, dit-elle en émergeant un peu.
Vous pouvez rester un peu, mon mari ne devrait pas rentrer tout de suite.
- Merci, madame est trop bonne, dis-je en souriant.

Nous nous embrassâmes passionnément.

- Ça a été ta journée ? Me demanda-t-elle.
- Longue, répondis-je. Mais ça va mieux maintenant que je suis rentré. Comment tu vas ?
- Comme une baleine, répondit-elle en souriant. Mais heureuse que papa-baleine soit de retour à la maison.
- Un papa-baleine anorexique alors, dis-je en souriant.
- Oui, d'ailleurs tu as mangé aujourd'hui ? S'inquiéta-t-elle.
- Non pas vraiment, cette affaire me coupe l'appétit.
- Écoute bébé, ces dernières semaines tu as maigris à vue d'œil, ce n'est pas raisonnable, bientôt on ne te verra plus de profil, dit-elle en se retournant vers moi.

Je ne pus m'empêcher de rire.

- Tu exagères, dis-je.
- Non pas du tout, dit-elle en m'envoyant un bon coup de poing dans les côtes.
- Aïe ! Riais-je. Tu m'as fait mal.
- Alors ne contrarie pas maman-baleine, dit-elle. Et tout à l'heure, tu ne quittes pas la maison sans avoir pris un bon petit déjeuner, d'accord ?
- À vos ordres madame, dis-je en l'embrassant.

Ma belle finit par se calmer et se lova contre moi.

- Je t'aime, dit-elle avant de se rendormir.
- Moi aussi, bébé.

Elle avait raison. J'ai toujours été quelqu'un de très athlétique et très sportif. Gâté par la nature depuis toujours, je peux l'admettre sans gêne, je suis un très beau mec. À la fac, j'étais quarterback de mon équipe de foot puis champion de boxe chez les poids moyens à l'armée avant d'atterrir à Quantico. Un bon mètre quatre-vingt-dix pour soixante-quinze/quatre-vingt kilos, brun aux yeux bleus, j'étais « une bombe » comme me l'avait dit Cara lors de notre premier rendez-vous. Mais à côté de ça, cet aspect de ma personne ne m'a jamais vraiment intéressé, si ce n'est pour mes performances en tant qu'enquêteur, surtout lors des arrestations. Là, ça pouvait aider.

Mais ces derniers mois, les enquêtes que j'ai menées, les criminels que j'ai arrêtés m'ont complètement épuisé. J'avais beaucoup maigri. Et ça n'allait pas s'arranger, ce tueur me donnait du fil à retordre.

Je regardais l'horloge, quatre heures du matin. Je décidais de me lever et de redescendre au salon. J'ouvrais mon ordinateur portable et lança une recherche sur Dante en me servant un verre de lait.

- Alors voyons voir ce que nous avons là, dis-je en faisant défiler les articles à l'écran. Ah ! L'enfer de Dante, bingo ! De Dante Alighieri.

« Né entre 1265 et 1267 à Florence et mort à Ravenne le 14 septembre 1321, » pouvais-je lire.

- Mouais, plein d'informations mais, pas très utile pour le moment. Réfléchissons... Le bac de douche était encore humide à notre arriver, cela signifie que la victime est morte peu après le départ de son amant. Les flics ont reçu l'appel anonyme à minuit et nous sommes arrivés une heure plus tard soit, à une heure du matin. Donc, pas de rigidité cadavérique. Contrairement aux autres victimes.

« C'est la première fois que l'on est prévenu par appel anonyme, » pensais-je.

Je décrochais mon téléphone portable et appelais le bureau.

- Bill Swanson, F.B.I.
- Salut Bill, Trenton.
- Trenton? Insomnie?
- Exactement. Dis, on a l'appel anonyme ? Demandais-je en coupant court aux discussions d'usage.
- Mouais, répondit-il en baillant.
- Tu peux l'envoyais à nos experts au labo ?
- C'est déjà fait, on aura les résultats dans la journée.
- Parfait. Tu as reçu les pièces à conviction de la dernière scène de crime ?
- Oui, ton ami Scott est passé s'assurer qu'on les a bien reçus.
- Ah bon, il est passé ?
- Comme je te dis. Il nous a aussi fait lancer une recherche sur des crimes similaires sur les cinq dernières années à ta demande.
- D'accord, merci. Tenez-moi au courant. Dis-je en raccrochant.

Malgré mon esprit qui tournait à cent à l'heure, je sentais la fatigue m'emporté peu à peu. Je me levais m'allongeais sur le divan.
 « En choisissant sa victime dans la ville où tu habites, il a fait en sorte que tu sois là pour l'arrivée de ton fils, me dit-il avec un clin d'œil... »
 C'est sur cette dernière boutade de mon ami, que mon esprit avait décider de me laisser sombrer dans les bras de Morphée.

Chapitre 3 :

C'est la sonnerie de mon téléphone qui me réveilla en sursaut.

- Trenton, dis-je.
- Purée Trenton ! Jamais tu ne décroches ? Me dit Bill, surexcité.
- Ben, c'est ce que je viens de faire, dis-je en voyant Cara m'amener mon café et des croissants.
- Tu dormais bien, je ne voulais pas te réveiller, murmura-t-elle.
- Merci chérie, lui dis-je.
- Chérie ? M'interrogea Bill. Je ne savais pas que vous aviez ce genre de sentiments pour moi...
- Swanson, râlais-je. Aux faits.
- D'accord, écoutez ça tombe de tous les côtés !
- Comment ça ?
- Les résultats de la recherche que vous avez demandé cette nuit !
S'exclama Bill. On a essayé sur les cinq dernières années mais, rien alors on a poussé sur dix ans et là, toutes les alarmes se sont allumées et de tous les côtés ! M'expliqua-t-il.

Je devinais au ton de sa voix, que l'on était tombé sur quelque chose d'énorme.

- Continuez, l'encourageais-je.
 - Voilà, on est tombé sur l'un des plus anciens tueurs en série qui soit mais ça, ce sera à vous de le déterminer. Il semblerait qu'il tue tous les dix ans et de la même manière ! S'exclama-t-il. Vous devriez venir !
 - D'accord, Scott doit passer me chercher, dis-je en regardant ma montre.
- « 08H00 », pouvais-je lire.

Mon sang se glaça, soudain.

- D'accord, je vous attends. Dit-il.
- Merci, Bill. Bon boulot, dis-je en raccrochant.

Scott n'était jamais en retard... Jamais. Je regardais mon téléphone, pas de message. Mon instinct me disait que quelque chose n'allait pas. Tout à coup, les dernières paroles de Rafferty me revinrent en mémoire...

« En choisissant sa victime dans la ville où tu habites, il a fait en sorte que tu sois là pour l'arrivée de ton fils... »

Je composais son numéro, pas de réponse, direct répondeur. Un frisson me parcourut l'échine...

D'un bond, j'attrapais un jean, un t-shirt, mes baskets et ma veste puis je pris les clés de ma moto restait au garage depuis que nous savions pour Alex. Au passage, j'attrapais mon arme de service et mon badge du F.B.I et me précipitait dehors.

- Et ton petit-déjeuner ? Tenta de m'interrompre Cara.
- Pas le temps, plus tard, je t'aime, lui dis-je en claquant la porte sans même attendre sa réponse.

J'enfourchait ma Ducati 500 et mis les gazes en direction du bureau.

« Nous le traquions, c'était une évidence... Les journaux avaient bien fait leur travail. Mais, ce qui l'était moins et qui m'apparaissait maintenant très clairement, c'est que lui aussi nous traquait... » Pensais-je.

À cette heure-ci, j'étais obligé de zigzaguer entre les véhicules faisant peu de cas de la loi et de la sécurité routière, essayant sur mon passage les klaxons et diverses plaintes des autres automobilistes.

Avec Cara, nous habitions à une bonne heure du bureau mais avec ma bécane et ma façon de piloter, j'étais rendu en moins de trente minutes. Le département de criminologie dans lequel je travaillais se trouvait au dixième étage, en temps normal j'aurais pris l'ascenseur mais, pas le temps.

- Ben alors ! Je sais que je vous avais dit de venir vite mais, vous auriez pu prendre l'ascenseur, vous savez ! S'exclama Bill en me voyant arrivé, légèrement essoufflé. Votre ami n'est pas avec vous ?
- Non, Bill où est Parker ? Demandais-je prestement.

- Je suis là, intervint-il en revenant avec un café et ce qui avait l’air d’être un beignet.
- Parker, pouvez-vous localiser la dernière position du portable de Rafferty ?
- Oui, donnez-moi le numéro, répondit-il.

Parker était un afro-américain d’une cinquantaine d’année mais un génie en informatique, qui aimait un peu trop les beignets à mon goût. Mais, c’était un vrai pro.

Je griffonnais le numéro de Scott sur un bout de papier et le lui donnai.

- Tenez, envoyez-moi sa position exacte sur mon portable, dis-je en repartant.

Je me réengageais dans les escaliers quand une vive douleur se fit sentir dans mon genou gauche. Une vieille blessure qui remontait u temps où je joué au football...

« J’aurais dû prendre l’ascenseur », pensais-je en dévalant les marches.

Je m’apprêtais à redémarrer quand je reçu un sms :

« Dernière position, le Brooklyn Bridge... »

- Le pont de Brooklyn, mais qu’est-ce que tu es allé faire là-bas ?

M’interrogeais-je à voix haute en remettant mon casque, fonçant sans réfléchir en direction du pont.

À mon arrivé, il y avait des dizaines de gyrophare, d’ambulance, de pompier et policier. Je stoppais à une vingtaine de mètre de ce qui ressemblais à un accident... En effèt, mon instinct me dictait d’y faire une halte...

Je descendais de moto et m’approchais de la scène.

- Agent Trenton, F.B.I., dis-je en montrant mon badge au flic charger d’éloigner les curieux. Que s’est-il passé ?
- Apparemment, il s’agirait d’un accident mais c’est encore trop tôt pour le dire, répondit le jeune flic âgé d’une vingtaine d’années.
- Dites, vous n’auriez pas vu un autre agent par hasard ? Demandais-je.

Tout à coup, le jeune officier blêmit...

- Attendez, ce n'est pas pour ça que vous êtes là ? Me demanda-t-il.
- Comment ça ?
- Eh bien, non loin de la voiture, nous avons retrouvés ceci, dit-il en me tendant un sachet destiné aux pièces à conviction.

À travers le film de plastique, je pouvais voir la carte partiellement brûlée destinée aux visiteurs du F.B.I., elle était au nom de Scott Rafferty. J'eus l'impression que le sol s'ouvrait sous mes pieds... Je faillis en perdre l'équilibre... Et c'est là que je l'aperçus, la voiture que Scott et moi avions utilisé quelques heures auparavant. Celle dans laquelle, il m'avait ramené chez moi...

Elle était complètement calcinée, déformée par ce qui ressemblait à une explosion.

- Ça va aller ? Agent Trenton ? Me demanda l'officier, inquiet en voyant ma tête.

Je ne répondis rien, me contentant de m'éloigner pour aller vomir quelques mètres plus loin en dehors du périmètre.

Soudain, mon téléphone sonna.

- *Alors tu as aimé ma dernière œuvre ? Dit une voix métallique.*

-

Je ne répondis rien mais, j'avais deviné à qui j'avais à faire.

- *Coucou, agent Trenton, vous êtes là ?*
- Oui, je suis là... Répondis-je. Vous avez changé de méthode...
- *Disons que j'ai décidé d'innover un peu, rien que pour vous. Me coupa-t-il.*
- Je vais t'avoir ! M'exclamais-je.
- *Oh ! Mais, je n'en doute pas ! Le tout est de savoir quand ? Ria-t-il. Ton camarade aussi pensait m'avoir, lui qui fondait tant d'espoir sur toi ! Il doit être déçu... Qu'en penses-tu Sam ? Je peux t'appeler Sam ?*

Alors qu'il me parlait, j'avais la tête qui tournait. Mon esprit était envahi de questions, j'avais de plus en plus de mal à y voir clair.

- Oui, et moi comment je dois t'appeler ? Demandais-je à bout de souffle.
- *Oh ! Là, tu me déçois Sam ? Je te croyais un adversaire à ma mesure !*
- Dante... Devinais-je.
- *Pas mal ! Pas mal du tout ! S'exclama-t-il. Bien, je dois te laisser, j'ai une nouvelle garce à punir dans le viseur mais, je te recontacte très bientôt, dit-il avant de raccrocher.*
- Att...

« Trop tard ! » Rageais-je.

Je composais le numéro du bureau.

- Swanson, j'écoute.
- Bill, Trenton. Tu peux localiser le dernier numéro qui m'a appelé ?
- Je te fais ça, répondit-il.
- Ok, j'attends.
- Non désolé, c'est un prépayer, intraçable.
- Merde ! M'exclamais-je.
- Sam, vous devriez rentrer au bureau, dit Bill.

C'était une des rares fois où un de mes collègues m'appeler par mon prénom.

- Pourquoi ? Demandais-je.
- Ça passe sur toutes les chaînes d'infos... Votre ami, hésita-t-il. Il semblerait qu'il est trouvé la mort dans un accident cette nuit...

- Je sais, le coupais-je. Je suis sur place. Bill, ce n'était pas un accident. C'était lui.
- Lui ?
- Dante. J'arrive, dis-je en raccrochant.

À mon arrivé, tout le monde avait la mine défaite. Personne n'osait parler.

- Bill, je veux tous les résultats des recherches que j'avais demandé cette nuit. Dis-je en rompant le silence.
- Oui, ils sont sur votre bureau. Répondit-il.
- Parker ?
- Oui ?
- Retracer le parcours de Rafferty au cours des dernières heures avant sa mort, ordonnais-je. Il a forcément croisé notre homme à un moment donné, je veux savoir où.
- Ok. Répondit-il.
- Je viens de me rappeler, dis-je. Il avait rendez-vous avec une femme cette nuit, tâchez de savoir avec qui et où. C'était peut-être un piège qui lui était destiné.
- D'accord, dit Bill. Mais, peut-être devriez-vous rentré et vous reposer un peu ?

La suggestion de Bill était bienveillante pourtant, je le pris comme un affront.

- Pardon ! M'exclamaï-je. Cette petite ordure à assassiner l'un des nôtres ! Il n'est pas question qu'on se repose tant qu'on n'aura pas chopé ce pourri ! Est-ce clair ?
- Bien monsieur, dit Bill.

Les heures suivantes s'écoulèrent dans une ambiance plus que studieuse. Dehors, la pluie s'était remise à tomber.

Toute mon attention était focalisée sur les résultats de la recherche de cette nuit, m'efforçant à ne pas penser à Scott.

« En effet il y a dix ans, sept meurtres et aucuns suspects, pas d'empruntes, ni fibres, ni cheveux et pas d'ADN. Même modus-operandi. Pareil pour la victimologie. Des femmes ayant réussi et infidèle... Par contre, pas de carte concernant les sept cercles de l'enfer. » Pensais-je. « Dix ans plus tôt, même topo. Encore dix ans en arrière, rien. C'est à croire que j'ai à faire à un génie... » Songeais-je.

C'est à ce moment-là que je la vis. Au bas du rapport de police qui date de vingt ans, la signature... Alexander Trenton.

- Papa, murmurais-je en me laissant quelque peu envahir par des souvenirs.

Alexander Trenton, officier de la police de New-York pendant plus de vingt ans, aux états de service irréprochable, fut abattu un soir lors d'un banal contrôle de routine sous les yeux de son fils de neuf ans alors qu'ils revenaient d'un match de football....

Soudain, mon esprit élaborait tout un tas de théorie parmi les plus folles. Je coupais court à tout ça et me replongeait dans mes recherches.

« Rien de vraiment nouveau, si ce n'est... Nom de dieu... » Pensais-je.

- Patron, rien de nouveau pour les trajets de Scott. Et rien pour son rendez-vous de cette nuit, dit Parker. Patron ? M'interrogea-t-il en voyant que je ne répondais pas.
- Nom de dieu, nom de dieu, répétais-je en me levant brusquement de ma chaise.
- Heu... Sam... Hésita Parker.
- Quel est le nom qui est inscrit sur le dernier rapport que je viens de lire ? Demandais-je.
- Eh bien, il s'agit d'un vieux, oula ! Oui, d'un très vieux rapport de police. Il date d'au moins quarante-cinq ans...

- Allez-y, l'encourageais-je à continuer.
 - Un homicide intra-familiale, lut-il. La mère, Sylvia Raigheti fut abattue chez elle par un rôdeur, apparemment c'est un cambriolage qui aurait mal tourné.
 - Continuez, dis-je en écrivant « Dante Alighieri » sur notre tableau blanc.
 - La suite n'est pas très claire, il semblerait que le mari se soit suicidé quelques mois plus tôt. Ils avaient un fils, Daniel Raigheti, dix ans. Celui-ci a été placé en orphelinat jusqu'à sa majorité et... Et ensuite, on perd sa trace. Où voulez-vous en venir exactement ?
- En guise de réponse, j'écrivis au tableau « Daniel Raigheti ».
- Où je veux en venir ? Répétais-je en barrant chaque lettre commune aux deux inscriptions sur le tableau.
 - Ben merde alors, souffla Bill qui commençait à deviner.
 - Incroyable... Dit Parker.
 - Daniel Raigheti est l'anagramme de Dante Alighieri, dis-je en posant mon feutre. Comment est morte sa mère ?
 - Par strangulation, répondit Parker en lisant le rapport. Pas possible...
 - Il aurait tué sa propre mère ? À dix ans ? Demanda Bill, incrédule.
 - Exactement, répondis-je. Elle est sa première victime.
 - On le tient, conclut Parker.
 - On a un profile. Approuvais-je en pensant à Scott.
 - Donc tous les dix ans, il tue sept femmes en référence à son premier meurtre quand il avait lui-même cet âge.
 - Pourquoi sept ? Demanda Bill.

- En référence au nombre de fois où il a entendu sa mère être infidèle. Répondis-je alors que je visualiser la scène comme si c'était moi.
- Pourquoi les cartes ? Demanda Parker.
- Ils étaient une famille très pieuse, comme toutes les familles Italiennes qui se respecte. Répondis-je.
- En effet, dit Bill en reprenant le dossier. Le père était pasteur.
- Et il a commis le péché ultime en apprenant que sa femme le trompait. Dis-je.
- Et pour la punir, le fils commet son premier meurtre, conclut Parker.
- Exacte, dis-je au moment où mon téléphone sonna.

Chapitre 4 :

Je regardais l'affichage de mon appareil, c'était le numéro de la maison.

- Oui chérie, tout va bien avec Alex ? Demandais-je.
- *Je pense que pour le moment, tout va bien mais ça pourrait changer*, dit la voix métallique.

Mon sang ne fit qu'un tour... Pour la deuxième fois de la journée, le sol se déroba sous mes pieds. Je pouvais voir la tête que faisaient Bill et Parker, ils avaient compris en me voyant que quelque chose n'allait pas. Je leur fis signe d'envoyer des renforts chez moi...

- Écoute Daniel, c'est une affaire entre toi et moi, laisse ma femme en dehors de ça.
- *Hum, ainsi tu as fini par découvrir ma véritable identité ! Je suis fier de toi, tu remontes dans mon estime ! Dis donc, c'est sympa chez toi...*
- Qu'est-ce que tu lui as fait ?! Demandais-je en essayant de ne pas perdre mon sang froid.
- *Allons, allons ! Ne brûle pas les étapes Sam... Pour l'instant, elle prend une bonne douche...*
- Si tu dois t'en prendre à quelqu'un, alors viens t'en prendre à moi !
Criais-je.
- *Du calme, je suis déjà en train de m'en prendre à toi, ria Daniel.*
Qu'est-ce que je donnerai pour voir ta tête en ce moment ! Ria-t-il à nouveau. Tiens, je vois que tu n'as pas pris ton petit déjeuner ce matin, tu sais ce qu'on dit pourtant, le petit déjeuner est le repas le plus important de la journée.

Pendant qu'il me parlait, mon esprit était envahi pas des souvenirs, le jour de ma rencontre à l'hôpital avec Cara. Notre premier rendez-vous, notre premier baiser au sommet de l'Empire State Building... Notre premier fou rire, la première fois que nous avons fait l'amour...

- *Coucou, Sam tu es encore là ?*

Soudain, Bill me fit signe. Dans cinq minutes, les renforts seraient chez moi.

- Je croyais que tu avais une autre « garce » dans ton viseur ?

Demandais-je.

Mon job à partir de maintenant et pour les cinq prochaines minutes était simple, le garder en ligne.

- *En effet, mais que veux-tu ? Je me suis dit que tu allais bientôt remonter ma piste alors... Et puis entre nous, quelle plus belle garce que la femme du chasseur. Parce que, c'est ce que tu es Sam, tu t'en rends compte au moins ?*

- ...

- *Oui bien sûr que tu le sais, dit-il. C'est d'ailleurs pour ça que tu le fais. Tu ne peux pas résister, c'est dans ta nature... Dans tes gênes...*

- Qu'est-ce que tu en sais ?

- *Disons que je le sais, répondit-il.*

Je ne pouvais pas le voir, pourtant je devinais le rictus qui se dessinait sur son visage.

« Chéri, c'est toi ? » Pouvais-je entendre Cara.

Mon cœur manqua un battement.

- *Bébé ! Va-t'en ! Ne reste pas là ! Hurlais-je dans le téléphone.*
- *Ça ne sert à rien, dit Daniel. Elle ne peut pas t'entendre...*
- Je vais te tuer ! Criaï-je.
- *C'est vrai mais, pas aujourd'hui Sam. Tu aurais dû rester avec ta petite femme au lieu de partir chasser.* Dit-il avant de raccrocher.
- Non ! Criaï-je en rangeant mon téléphone avant d'attraper mes clés et mon casque.
- Sam ! Non ! Sam ! Tenta de me dissuader Bill.

Mais je n'écoutais plus et dévalais les escaliers à toute vitesse. J'enfourchais ma bécane et la fit hurlée en direction de la maison. Malgré la pluie qui tombée fort, je grillais tous les feux, pris des sens interdits, roulait en contre-sens et manquais de me crasher deux fois pour enfin arriver en bas de ma rue quelques minutes plus tard.

Je pouvais voir à une centaine de mètres devant moi, les services de secours s'activer dans ma maison. J'avançais et me garer devant la maison.

Je n'avais que vingt-neuf ans mais j'avais déjà fait ça des centaines de fois. Arrivé sur les lieux d'un crime, débarqué dans une maison qui n'était pas la mienne, entrer dans la vie intime des gens sans y être invité, des victimes qui n'avaient rien demander à personne. Aujourd'hui, c'était à moi, à nous que cela arriver. Aujourd'hui, je savais réellement ce que ça faisait... Ces gens qui allaient et venaient dans notre maison, ne faisaient que leur métier pourtant, de mon point de vue, ils n'avaient rien à faire ici.

- Monsieur, vous n'avez rien à faire ici, circulez, il n'y a rien à voir. M'interpela la voix qui me paraissait lointaine d'un officier.
- J'habite ici, balbutiais-je alors que je continuais à avancer.
- Laissez-le passer, dit un inspecteur aux cheveux grisonnant et à la mine déconfite.

Alors que je m'apprêtais à entrer, je fus légèrement bousculé par un tout jeune officier qui sorti précipitamment vomir sur ma pelouse. Je n'y prêtai guère attention et m'engageais dans le hall d'entrer. Pour la première fois depuis que nous l'avions acheté, j'avais l'impression d'entrer chez des inconnus.

C'est là que je la vis... Et que mon univers s'effondra, à jamais. Elle était là... « Ma Cara », pensais-je à bout de force.

Elle était là, suspendue à une trentaine de centimètre du sol par une corde qui lui enserrait le cou. Son visage, magnifique au naturel, était déformé par la douleur et l'asphyxie. Elle ne portée qu'un peignoir sur les épaules mais, grand ouvert, offrant sa nudité aux regards des inconnues dans notre propre maison.

Je tombais à genou devant cette vision d'horreur... Comme si une entité était entrée dans mon corps pour me voler toute mon énergie. Je n'avais

même pas la force de pleurer, pas l'énergie pour crier... En réalité, je me sentais, mort.

Je baissais les yeux et fixais le sol. Autour de moi, les flics attendaient, immobiles. Soudain, je vis quelque chose qu'en temps normal, j'aurais remarqué au premier coup d'œil. Du sang qui coulé gouttes à gouttes des pieds de Cara. Mon regard remonta le filet de sang jusqu'à une petite plaie au milieu de son ventre...

- Alex... Murmurais-je, alors que je sentais une émotion qui m'était inconnue jusque-là, montait en moi et brûler chaque fibre de mon être.

Tout à coup, mon regard fut attiré par quelque chose accroché au mur du salon. Quelques mois plus tôt, j'y avait accroché une carte de la ville pour les besoins d'une autre enquête et je n'avais pas pris le temps de la retirer. Mais, ce qui attira mon regard n'était pas la carte en elle-même, plutôt la croix faite dessus et qui marquait l'emplacement du fleuve Hudson. Je me précipitais dehors, enfourchais ma bécane et malgré la pluie qui gagnée en intensité, je fonçais à toute allure vers l'Hudson.

Quand j'arrivais sur place, la nuit commençait à tomber. L'orage grondait et la pluie fouettait mon visage. Je descendais de moto et dégainais mon arme. Je n'y voyais pas à deux mètres devant moi mais peu importé, pour moi une seule chose était claire. Je n'étais pas là pour le mettre en état d'arrestation...

Le fleuve de l'Hudson était gigantesque, plus de cinq cent kilomètre mais, l'emplacement sur la carte était précis et j'étais rendu. L'endroit était désert, quoi de plus étonnant avec ce temps. Je me trouvais sur un petit chemin goudronné en bordure du fleuve bordé par des arbres.

Soudain, une détonation suivit par un impact de balle contre un tronc à quelques centimètres de ma tête. D'un bond, je me mis à couvert derrière ce même arbre, essayant un autre coup de feu.

Sans réfléchir et malgré le manque de visibilité, je fis feu à mon tour à trois reprises. Le silence revint.

Au bout de quelques secondes, je décidais de tenter une sortie pour au moins me rapprocher de mon assaillant. Mais à peine étais-je sortie de ma « cachette » que je sentis une douleur effroyable et fulgurante au niveau de ma rotule gauche. Je tombais à genou, ce qui m'irradia à nouveau d'une douleur atroce, j'en perdis presque connaissance.

Cette douleur ne m'était pourtant pas inconnue, elle était similaire à celle qui m'avait été faite bien des années plus tôt, à la Fac suite à un mauvais placage.

« Il vient de m'exploser le genou... » pensais-je.

Ma vision se troublait sous l'effet de la douleur, mais malgré tout je distinguais une silhouette devant moi. Je levais tant bien que mal mon arme dans sa direction quand il m'asséna un coup d'une extrême violence sur mon poigné. Je le sentis se briser net.

S'en suivis une terrassante douleur au niveau de mon crâne, puis le trou noir....

Quand je rouvris les yeux, j'étais en partie dans l'eau. Lui était au-dessus de moi, il me fixait. Des mots sortaient de sa bouche mais, je ne comprenais rien. La pluie continuait à fouettée mon corps. La douleur était telle que ma vision était troublée, je distinguais tout juste une vague silhouette. J'avais l'esprit complètement embué. Désarmé, blessé et incapable de me relever, j'étais fichu. Mais qu'importé.

« Alex... Cara... J'arrive... » Pensais-je au moment où je vis très distinctement le canon de son arme visé ma tête.

J'étais prêt à mourir ce soir-là, j'avais tout perdu en quelques heures, rien ne me raccrochait à la vie... Pour autant, il n'était pas question que je tombe tout seul.

Avec mes dernières forces, j'attrapais mon arme d'appoint à ma cheville et un dixième de seconde plus tard, je fis feu avant de sombrer...

Chapitre 5 :

De nos jours, Forest Park, Portland Oregon :

Un homme au passé douloureux se réveillait en sursaut d'un cauchemar plus que réel.

Son téléviseur était resté allumer toute la nuit et afficher ce matin le journal d'information.

« C'est un nouveau crime effroyable qui vient ensanglanter la ville de Seattle, il s'agit du deuxième meurtre d'une grande barbarie en à peine deux semaines... Tout de suite, retrouvons notre envoyée spéciale... » L'homme se leva et éteint la télé. Il s'alluma une cigarette et fini son verre de Whisky de la veille. Puis, il enfila sa genouillère, se leva et boîta jusqu'à la cuisine où l'attendait son chat.

- Salut Barback, dit-il en lui versant quelques croquettes dans son assiette.
- Miaou.
- Encore une journée au paradis, hein le chat, dit l'homme en caressant la bête qui ronronna à son contact.

Trois ans s'étaient écoulés depuis ce soir-là... Ce soir où son univers avait volé en éclat en même temps que sa carrière. Son équipier et mentor, sa femme bien aimée et son fils sur le point de naître, tous assassinés. Parce qu'il avait fait cavalier seul, parce qu'il avait enfreint les règles et qu'il avait potentiellement mis la vie d'innocent en danger, Sam Trenton avait reçu un blâme dans son dossier.

Il était resté trois mois à l'hôpital, son genou gauche était foutu, il ne pourrait plus jamais marcher sans sa genouillère. De graves lésions ayant atteint les nerfs de sa main droite l'empêcherait de tenir une arme à jamais le condamnant à rester derrière un bureau pour le reste de sa carrière.

À l'hôpital, on lui apprit que le coupable de tous ces crimes, l'homme sur lequel il avait fait feu et qui était présumé mort au vu de la quantité de sang retrouvé près du fleuve n'était autre qu'un certain Max Dening, l'amant de la troisième victime. Tara Mc Grady, l'infirmière.

- Belle connerie ! S'était-il insurgé.